

NEW LIGHT FILMS ET ALEXANDRE FILMS
PRESENTENT

LE PETIT
**LÉO
CAMPION**

**MARIE
GILLAIN**

**CHRISTIAN
BERKEL**

**JEAN
BENGUIGUI**

**DANY
BRILLANT**

**PASCAL
ELBÉ**

**JUDITH
EL ZEIN**

**MICHEL
BOUJENAH**

**PATRICK
MILLE**

**VALÉRIE
KAPRISKY**

**FRANÇOISE
FABIÁN**

**FRANCK
DUBOSC**

LE PETIT BLOND DE LA CASBAH

UN FILM DE
ALEXANDRE ARCADY



AVEC LA PARTICIPATION DE
SMAÏN

**MOUSSA
MAASKRI**

**RONA
HARTNER**

**OLIVIER
SITRUK**

**IMAN
PEREZ**

**MATHIAS
VAN KHACHE**

**TOM
HYGRECK**

**ABBES
ZAHMANI**

**JEAN-CLAUDE
DE GOROS**

**DULAC
DISTRIBUTION**

NEW LIGHT FILMS ET ALEXANDRE FILMS
PRESENTENT

LE PETIT
**LÉO
CAMPION**

**MARIE
GILLAIN**

**CHRISTIAN
BERKEL**

**JEAN
BENGUIGUI**

**DANY
BRILLANT**

**PASCAL
ELBÉ**

**JUDITH
EL ZEIN**

**MICHEL
BOUJENAH**

**PATRICK
MILLE**

**VALÉRIE
KAPRISKY**

**FRANÇOISE
FABIÁN**

**FRANCK
DUBOSC**

LE PETIT BLOND DE LA CASBAH

UN FILM DE
ALEXANDRE ARCADY

AU CINÉMA LE 15 NOVEMBRE

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL ET SIMON BLANC

01 45 63 73 04

SBLANC@DOMINIQUESEGALL.COM

SYNOPSIS

Un réalisateur de cinéma revient avec son fils à Alger pour présenter son nouveau film qui raconte l'histoire de son enfance et de sa famille dans l'Algérie des années 60. Le cinéaste se promène dans sa ville natale et, à travers les souvenirs d'un petit garçon pas tout à fait comme les autres, il nous fait revivre les moments de bonheur, de rires et de larmes de son enfance algéroise. C'est tout un univers touchant et une galerie de portraits hauts en couleurs que le film ressuscite.





NOTE D'INTENTION D'ALEXANDRE ARCADY

Depuis le départ du paquebot qui nous emmenait loin d'Alger, - scène que j'ai évoquée dans mon premier film, *Le Coup de Sirocco* - je n'ai cessé de m'interroger sur la terre de mes origines. En 2004, j'ai écrit un livre autobiographique, *Le Petit blond de la Casbah*, mais l'idée d'en faire un film m'a sans doute fait peur à l'époque. Se tourner vers son enfance pour expliquer l'homme qu'on est devenu, est un exercice périlleux, vertigineux et sûrement très salutaire. Lorsque je me suis enfin lancé dans l'écriture du scénario, j'ai imaginé un alter ego : Antoine, 13 ans en 1960, un petit garçon de la casbah, qui grandit entre l'école, les copains, sa famille et ses voisins, et qui découvre sa fascination pour le cinéma en traversant les derniers moments de l'Algérie avant l'indépendance.

En faisant ce film, je crois que j'ai envie de boucler la boucle, comme on dit, et d'apporter une vision apaisée de cette époque à tous ceux qui ont un lien avec l'Algérie, qu'ils y soient nés ou qu'ils n'y aient pas vécu.

Au-delà de cette guerre coloniale qui a déchiré toutes les populations, je veux leur parler de ce qui les unissait. La rue du Léopard d'où je viens et dont je raconte l'histoire est un microcosme de

l'Algérie de ces années-là avec ses communautés kabyles, mozabites, musulmanes, catholiques et juives. J'ai vécu dans celle des Juifs séfarades, présents en Algérie depuis trois millénaires. Leur coexistence avec les autres populations a été, tour à tour, féconde et tumultueuse. Les cultures se sont enrichies de pratiques communes, les fêtes et les rites se sont partagés... Nous vivions tous ensemble jusqu'à ce que la décolonisation fasse implorer cet équilibre.

J'aimerais que ce film soit une transmission de cette mémoire commune, de la même manière qu'Antoine adulte transmet la mémoire de sa famille à son fils.

Comme tous les témoins d'une époque disparue, j'ai ce fantasme de refaire revivre sur le grand écran un temps révolu, de reconstituer une façon de vivre que beaucoup comprennent mal aujourd'hui.

En m'emparant à mon tour de mon histoire, en me penchant sur mon enfance, j'ai le sentiment que ce que je veux faire passer à travers ce film, sera perçu aujourd'hui avec intérêt chez nous, en France, dans un pays qui tente lui aussi de faire cohabiter paisiblement ses diversités.

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE ARCADY

En 2003, vous avez publié un roman intitulé *Le Petit blond de la Casbah* qui racontait votre enfance algéroise. Comment est né ce livre ?

Dans les années 90, il y a eu cette épouvantable guerre civile en Algérie, une guerre terrible, les massacres se succédaient, l'islamisme radical était aux portes du pouvoir. Je me suis étonné du silence des réalisateurs algériens face à ce qui se passait dans leur pays. Si le cinéma ne change pas le monde, il permet toutefois de porter témoignages et je ne pouvais pas rester indifférent. Alors, dans les années 2000, j'ai réalisé *Là-bas mon pays*. Ce film avait deux niveaux de narration : la reconstitution d'un passé colonial pendant la guerre d'indépendance et en parallèle, la guerre civile que vivait alors l'Algérie. Les Algériens ont souhaité que je le présente en avant-première à Alger et le public a plébiscité le film.

Cette soirée tombait le jour de mon anniversaire, un 17 mars. Une fête avait été organisée en mon honneur par le Ministre de la Culture de l'époque qui est aujourd'hui Président de la République et à la fin du repas, j'ai vu arriver un gâteau avec une inscription : « Là-bas mon pays ». Mais je n'ai pas eu le temps de souffler les bougies qu'un autre gâteau est arrivé, sur lequel on avait écrit : « Ici ton pays ». Ce geste m'a bouleversé. Je savais que j'aimais l'Algérie mais, ce soir-là, j'ai compris que l'Algérie m'aimait aussi.

Mon fils Alexandre m'avait accompagné durant ce voyage. C'est avec lui que je suis retourné pour la première fois dans la casbah, au 7 rue du Léopard, où nous avons vécu. Et pour la première fois, aussi, je me suis retrouvé dans notre appartement. Tout m'est revenu : les violentes émeutes de la casbah, les trois nuits d'angoisse passées dans cet appartement et, bien sûr, notre départ précipité. Et puis j'ai revu le bateau qui nous emmenait d'Algérie en France. Nous étions tous désespérés tandis qu'Alger s'éloignait sous la lumière blafarde d'un mois de décembre et que les premières voitures circulaient sur le front de mer... Quand soudain, ma mère a crié : « J'ai oublié les photos dans le buffet de la cuisine ! ». Et je m'entends encore lui répondre du haut de mes 13 ans : « Ces photos, je te les ramènerai maman ! »

Et, dans cet appartement, 40 ans après notre départ, le buffet de la cuisine était toujours là. Je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir le tiroir... mais le miracle ne s'est pas produit... Les photos n'y étaient pas, bien sûr !

Même si ma mère n'est plus là aujourd'hui, je pense que j'ai fait ce film pour tenir ma promesse et rapporter des photos à tous ceux qui les ont laissées derrière eux, à tous ceux qui ont dû, un jour, quitter leur terre natale, laisser un coin de paradis ou une maison familiale... Et d'une certaine façon, je pense que ce film parle surtout d'un autre exil, plus universel, celui de l'enfance.



Et ensuite, que s'est-il passé ?

À Paris, j'ai rencontré l'éditeur Olivier Orban à qui j'ai raconté ce voyage si émouvant. Il m'a proposé, immédiatement, d'en écrire le récit. Pour lui, faire un livre sur mon enfance, c'était une façon d'expliquer pourquoi j'étais devenu le cinéaste du *Coup de Sirocco*, du *Grand Carnaval* et de *Ce que le jour doit à la nuit*. Alors, avec mon ami, Daniel Saint Hamont, mon scénariste fidèle, je me suis replongé dans cette période tumultueuse et lumineuse. Je me suis remémoré les événements les plus importants et les personnages qui m'avaient marqué, comme mon oncle Coco, le souteneur aux cheveux gominés, tonton Jacob, l'inventeur génial, et sa femme, ma tante Blanche, la coquette, mon père, le légionnaire au crâne rasé, qui mangeait des poivrons la nuit, ma mère, la douce et belle Driffa et mes quatre frères, sans oublier ma grand-mère, l'énorme Lisa. Il fallait aussi ne pas oublier, ma chère voisine, Josette, qui m'a fait découvrir pour la première fois le cinéma et sa mère Pierrette, la cartomancienne la plus célèbre d'Alger... Une galerie de portraits, à la fois hilarants et enchanteurs.

Pourquoi le titre du livre, *Le Petit blond de la Casbah* ?

Durant l'écriture, je me suis souvenu d'une anecdote sur mon enfance que j'avais complètement occultée.

Je devais avoir dix ans et je jouais avec mes copains dans les ruelles de la casbah, nous étions une drôle de bande, tous ces bruns et moi le seul petit blond aux yeux bleus. Des touristes sont passés par la rue du Lézard et en m'apercevant ils ont sorti leur appareil photo pour me photographier, moi, pas les autres et je me suis senti horriblement humilié. Paradoxalement leur geste m'a fait sortir du cadre, malgré moi. Je me suis soudain senti différent et à partir de là, j'ai commencé à observer le monde autour de moi, le quartier où je vivais, les voisins, mes proches... C'est depuis cette photo, je crois, que j'ai conservé, intacts, les souvenirs de mon enfance.

En faisant ce livre, pensiez-vous, un jour, en faire un long métrage ?

Non. Souvent les lecteurs me demandaient pourquoi je n'en faisais pas un film mais je n'arrivais pas à imaginer des acteurs à la place de ma famille. C'était trop intime. Je faisais un blocage. Et même si j'avais toujours raconté des histoires proches de ma sensibilité et de mes racines, même si j'avais déjà évoqué l'Algérie, c'était à travers les histoires des autres, comme pour *Le Coup de Sirocco*, *Là-bas mon pays* ou *Ce que le jour doit à la nuit*... Je n'avais jamais

parlé de mon propre parcours.

Et puis est arrivé le confinement. Cette véritable parenthèse de vie, pour le monde entier...

C'est un matin, que cela s'est produit. Le silence de la ville m'a ramené aux sons de mon enfance. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai tout à coup entendu résonner dans ma tête le roulement de la charrette du laitier sur les pavés, le bruit des sabots des ânes dans les ruelles pendant le ramassage des ordures, le chant du coq, la cloche de l'église voisine... Tous ces bruits si caractéristiques de l'Algérie de mon enfance me sont revenus étrangement, d'un coup, et je me suis dit que c'était peut-être le moment d'écrire mon histoire. Encore fallait-il trouver le chemin de l'adaptation. Alors, tout simplement, j'ai repris le principe du livre : suivre un cinéaste qui retourne à Alger pour présenter son nouveau film. Il serait accompagné de son fils qui aurait l'âge qu'il avait en quittant Alger, et en parallèle, il y aurait le film d'époque : l'histoire d'un petit garçon blond, pas tout à fait comme les autres, avec sa famille, son immeuble, sa ville et son amour du cinéma... Avec ce procédé de narration, j'avais toutes les libertés de la fiction pour me laisser porter par l'écriture du scénario dans un total bonheur.

Et puis j'ai vu le magnifique *Roma*, le film d'Alfonso Cuarón, diffusé sur Netflix. Ce film m'a donné encore plus de courage pour affronter le scénario. Mais, j'étais loin de penser qu'en même temps que je racontais mon enfance, d'autres réalisateurs, comme Paolo Sorrentino, Steven

Spielberg, James Gray, Kenneth Branagh, allaient faire de même. Quand j'ai terminé le script, je me suis attelé au casting. Tous les comédiens auxquels je pensais et à qui j'envoyais le scénario, Marie Gillain, Françoise Fabian, Christian Berkel, Pascal Elbé, Dany Brillant, Patrick Mille, Michel Boujenah, Valérie Kaprisky, Olivier Sitruk et tous les autres ont répondu présents, tout de suite. Cela a renforcé ma confiance et ma détermination. J'ai même trouvé rapidement, mon double enfant - Léo Champion. Je l'avais découvert dans le film de Christophe Barratier *Le temps des secrets*. Il incarnait le jeune Pagnol. Deux ans après, il allait devenir le jeune Arcady. Mais il y avait un personnage que je n'arrivais pas à trouver : ma grand-mère, Lisa Messaouda Hadjedj. Elle mesurait 1,50m, pesait 150 kilos et ne parlait que l'arabe. Quelle actrice pouvait incarner cette femme hors-normes ? Alors, je me suis souvenu d'un "one man show" de Jean Benguigui sur sa mère et sa grand-mère. Bien avant Michel Boujenah, Elie Kakou ou Gad Elmaleh, il s'était emparé de ces deux personnages féminins qui avaient marqué sa vie à lui aussi. En repensant à son spectacle, je me suis rappelé un geste particulier qui m'avait fait hurler de rire : Jean était assis sur une chaise, avec une serviette posée sur ses genoux et pour imiter sa grand-mère, il prenait le coin de ce tissu pour s'éventer en soupirant : « Che ! Che ! » (Chaleur ! Chaleur !).

Et pourquoi pas lui ? Jean a tout de suite accepté. Il savait que c'était une performance et moi, j'avais confiance. Et je crois que j'ai eu raison.

Le tournage s'est-il passé à Alger ?

En partie. Mais l'immeuble de la rue du Lézard, je l'ai trouvé à Tunis. La Tunisie avait déjà servi de décor pour *Le Coup de Sirocco*, *Le Grand Carnaval* et *Ce que le jour doit à la nuit*. J'ai eu la chance de trouver un immeuble qui ressemblait au mien à s'y méprendre, avec ses coursives et ses escaliers extérieurs. Si j'avais voulu le reconstruire, je n'aurais pas fait mieux. On l'a rénové entièrement et durant les cinq semaines de tournage, on a vécu tous ensemble, voisins, comédiens, techniciens. C'était magique ! Donc tous les intérieurs ont été tournés à Tunis, les extérieurs et la partie contemporaine, à Alger. J'ai eu l'autorisation de tournage en août 2022, quand j'accompagnais le président Macron en visite officielle en Algérie. Au cours d'un dîner au palais d'été, le président Abdelmadjid Tebboune m'a tapé sur l'épaule alors que j'allais me servir au buffet. « Alors, tu ne m'embrasses pas ? » D'abord interloqué, j'ai soudain reconnu le Ministre de la Culture qui m'avait accueilli pour la projection de *Là-bas mon pays*. C'est lui qui avait organisé l'anniversaire surprise qui m'avait tellement ému.



Vous décrivez une famille peu ordinaire. À commencer par votre père, Alexandre, cet ancien légionnaire, un personnage infiniment romanesque.

Mon père parlait toujours très fort, comme tous ceux qui ont été longtemps soldats. Mais il était tendre et il adorait sa famille. Après 19 ans de Légion étrangère, il est devenu l'administrateur du cercle militaire à Alger où ma mère était serveuse. Ils ont eu un coup de foudre. Il avait trente ans de plus qu'elle, venait d'un pays inconnu, la Hongrie, parlait avec un drôle d'accent. Ma grand-mère a d'abord été surprise du choix singulier de sa fille mais elle l'a accepté, trop heureuse de la voir refaire sa vie. Elle qui avait été divorcée d'un premier mariage. Mon père, lui aussi, avait été marié en Hongrie. Il ne pouvait donc pas l'épouser civilement. Il leur a fallu attendre vingt-cinq ans pour qu'il épouse ma mère. Mes parents s'étaient donc mariés seulement religieusement. Personne n'a vérifié si mon père était vraiment juif. Son comportement face à la religion a toujours été étrange. Il n'était pas là le jour de Kippour ni pour les circoncisions de ses fils. À mon grand étonnement, la famille ne s'en formalisait pas. C'était Alexandre, il était comme ça... Et puis, il rendait tellement de services, devenait tour à tour, comptable, infirmier, médecin. Il était adoré par toutes les familles : Hadjedj, Atlan, Sassi, Arfi, Doukhan...

Et votre mère ?

C'était une femme silencieuse, timide même. Après leur mariage, mes parents se sont installés provisoirement dans le petit appartement de ma grand-mère du 7 rue du Léopard et ils ont eu cinq garçons en cinq ans. J'étais l'aîné. Ils étaient très unis mais mon père qui était fou d'elle était d'une jalousie malade. Tous les hommes qu'elle croisait étaient des amants en puissance. La parade de ma mère, face à ces crises de jalousie, était imparable, elle quittait le domicile conjugal pour quelques jours laissant mon père seul avec cinq enfants. C'était sa punition.

Cette fratrie, vous en avez souvent parlé. Étiez-vous unis comme *Les cinq doigts de la main* ?

Oui et non. Deux de mes frères travaillent avec moi, dans le cinéma, l'un comme chef décorateur, l'autre comme régisseur. Mais les rapports ont toujours été compliqués avec mon frère cadet. J'étais blond autant qu'il était brun, j'étais doux autant qu'il était violent. Et ça a perduré, même en vieillissant. J'ai réalisé ce film, *Les cinq doigts de la main*, à la mort de ma mère. C'était une façon de parler d'elle et de lui. Vincent Elbaz interprétait son rôle : fougueux, avec un cœur gros comme ça ! Après la vision du film, mon frère Elmer, qui malheureusement n'est plus de ce monde, m'a pris dans ses bras et il m'a murmuré à l'oreille : « Tu sais, moi aussi je t'aime ». C'était la plus belle des déclarations...



Cette joie de vivre que vous montrez dans le film, était-elle réelle ou magnifiée par le souvenir ?

Nous étions très pauvres mais notre vie à la maison était joyeuse et bruyante. Avec mes frères, on ne s'ennuyait jamais. Dans les pays du soleil, les enfants sont souvent livrés à eux-mêmes. Les rues, les terrasses deviennent des espaces de liberté. Nos parents, eux, nous ont transmis leur insouciance. Même face à la guerre, on est restés innocents. Je me souviens de ce jour où je mangeais une glace avec des copains, place du Gouvernement. On a entendu une rafale de mitraillette alors on s'est couchés par terre, comme on nous l'avait appris, mais on a continué à déguster notre cornet de glace. C'était ça le plus important pour nous, même si les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. C'était une période terrible, mais on ne se rendait jamais compte du danger.

Vous n'avez pas que des souvenirs insouciant.

Bien sûr que non. Je me souviens d'une nuit où un homme a été tué sous notre balcon. Quand j'ai vu le cadavre baignant dans son sang, j'ai eu très peur. J'étais si traumatisé que mon père m'a pris dans ses bras et a dormi avec moi pour me rassurer. Mon deuxième souvenir, c'est l'humiliation qu'il a subie quand les paras du général Massu ont débarqué au 7 rue du Léopard, à la recherche d'un fugitif. Mon père qui a tardé

à ouvrir la porte de l'immeuble a été bousculé sans ménagement sous nos yeux. Une véritable humiliation pour l'ancien légionnaire médaillé qui aurait donné sa vie pour la France. Cet événement est sans doute un des déclencheurs qui ont précipité notre départ en décembre 1960.

Et vos souvenirs les plus doux ?

Il y en a beaucoup. Le jour où j'ai gagné un concours à Radio Alger, reste pour moi un moment unique. J'étais devenu la vedette de tout le quartier. Avec l'argent que j'avais gagné, j'ai acheté un portefeuille en cuir marron que j'ai offert à mon père pour son anniversaire. Je l'ai vu pleurer pour la première fois et ça m'a terriblement marqué. Il y avait aussi nos escapades avec Josette à la plage Padovani. Et puis bien sûr, cette première fois où je suis allé au cinéma avec elle et où j'ai vu *Jeux Interdits*. Le cinéma a été la découverte la plus importante de mon enfance. Je n'ai eu de cesse que d'y retourner. À l'époque, je ne pensais évidemment pas que je deviendrais, un jour, réalisateur. Pour l'enfant que j'étais, venant de mon milieu, ce n'était pas envisageable.

Vous racontez aussi le vivre ensemble entre Juifs et Musulmans et avec les autres communautés, ce qui est un des thèmes que vous abordez dans la plupart de vos films.

Dans notre immeuble, toutes les communautés et toutes les religions étaient mélangées. À l'étage du dessous, il y avait Margot, une Italienne mariée à un Algérien, en face habitait Pierrette, la cartomancienne russe, qui avait épousé un Kabyle et adopté mon amie Josette, et puis deux ou trois familles juives, et les familles musulmanes. L'une d'elle écoutait, à tue-tête, toute la journée, Luis Mariano. Au 7 rue du Léopard, c'était la convivialité absolue. Les portes étaient toujours ouvertes, on n'avait pas besoin d'invitation pour aller chez les uns ou chez les autres. Et les fêtes religieuses étaient les fêtes pour tout le monde. Mais ce n'était pas idyllique pour autant. Les communautés étaient cloisonnées, même si tous parlaient la même langue, l'arabe. Moi, j'ai connu l'antisémitisme à l'école communale du quartier après mon passage chez les sœurs de Saint Vincent de Paul, les garçons de ma classe me bouscullaient parce que j'étais blond et parce que j'étais juif. Dans d'autres quartiers, le racisme touchait les jeunes musulmans.

Dans ce film, comme dans la plupart de vos autres réalisations, vous mélangez la fiction et la réalité.

J'ai poussé ce mélange des genres très loin, en mêlant les images et les photos du film, aux photos familiales. Dans la réalité, je n'ai jamais retrouvé ces photos. Mais le cinéma permet

l'espoir, l'utopie, et j'ai eu envie que l'Algérie restitue ce passé perdu. Avec ce film, je suis allé jusqu'au bout d'une mise en abyme. Maintes et une fois, pendant le tournage, j'ai dû m'éloigner du plateau parce que je craquais, parce que ce saut dans le temps était vertigineux. Mon frère, Tony, qui est chef décorateur y est pour beaucoup parce qu'il a su reconstituer tous les détails de ce monde qu'il a connu aussi bien que moi. Mon fils aîné, Alexandre Aja, était réalisateur deuxième équipe et c'était très important qu'il soit à mes côtés pour filmer le passé. Son passé ! Mes autres enfants, mes neveux et nièces ont vu le film et ils ont été touchés. J'ai cette immense chance d'avoir pu restituer pour eux, des images vivantes d'un passé disparu. Une belle transmission que je laisse à mes petits-enfants.

Votre nostalgie, si nostalgie il y a, est-elle ensoleillée ou mélancolique ?

Elle est ensoleillée, elle est bon enfant, elle est douce, elle est, et c'est le mot que je préfère à tous, insouciant. Je ne sais pas si toutes les enfances ressemblent à la mienne, qui a été heureuse dans un climat tumultueux, mais l'adulte que je suis, garde pour toujours en mémoire toutes ces influences... La musique arabo-andalouse, les couchers de soleil, les odeurs du jasmin et de la fleur d'oranger me bouleversent.

C'est cette ambiance que vous vouliez donner à votre film ?

Oui. Je voulais des images dorées, chaudes, et une simplicité dans le mouvement. Nous nous sommes d'abord heurtés à la configuration de l'immeuble qui ne permettait pas de tourner avec du matériel imposant. Le chef opérateur (Gilles Henry) a eu l'idée géniale de proposer une petite caméra très stable, qu'il accrochait autour de son cou et qui nous a permis de donner cette harmonie au film. Mon frère (Tony Egry), aux décors et la chef costumière (Valérie Adda) s'en sont donné à cœur joie pour reconstituer l'ambiance d'après des photos d'époque. J'ai ressenti une grande émotion quand j'ai vu les quatre gamins qui jouaient nos rôles, tous habillés pareil. Quant à la musique (Armand Amar et Anne Sophie Versnaeyen), ils ont immédiatement saisi le souffle et l'émotion du film. J'avais déjà collaboré avec Armand sur plusieurs de mes derniers films. C'est un grand artiste. Pour le montage (Manu de Sousa), il a fallu jongler avec un nombre incalculable de plans. Le film terminé, il y en a 2400. Manu a le talent pour capter les beaux regards et les frémissements de peaux. Concernant le casting, Pierre-Jacques Benichou, m'a proposé des acteurs et j'ai adoré. Certains étaient déjà des amis, d'autres avaient déjà tourné avec moi, mais j'ai une tendresse particulière pour Françoise Fabian qui joue ma mère, plus âgée, à Paris. Elle l'avait déjà joué dans *Les cinq doigts de la main* et elle m'a fait un magnifique cadeau en participant à ce film si personnel.

C'est votre 16ème film. La production a-t-elle changé avec les années ?

Oh oui ! Quand j'ai commencé la réalisation, il n'y avait ni Canal, ni les chaînes de télé, ni les plateformes. Les risques étaient plus grands mais les spectateurs étaient plus nombreux dans la salle.

Aujourd'hui produire et réaliser un film, c'est un parcours du combattant. Je ne vous cache pas que par moments, j'ai voulu baisser les bras. Mais heureusement, Diane Kurys était là pour me soutenir et m'encourager à trouver des solutions financières et artistiques. *Le Petit blond de la Casbah* a été produit exclusivement grâce à la complicité et au soutien de Maxime Saada, de Canal +, de Ciné + et de TV5 Monde. Ni les chaînes de télé, ni les Soficas n'ont participé à ce projet.

Et si j'ai pu arriver à réaliser mon rêve c'est grâce, aussi, à des partenaires financiers qui ont cru au scénario et à cette histoire. Et je les en remercie tous.

Alors, si j'ai un conseil à donner aux metteurs en scène, il ne faut jamais baisser les bras, quand une porte se ferme, n'hésitez pas à passer par la fenêtre.

Avez-vous d'autres projets après ce film ?

Oui, je prépare une série sur *Le Grand Pardon* et un film, très original, sur Albert Camus, une sorte de "biopic" sur son livre *L'Étranger*. Après, on verra...





ENTRETIEN AVEC MARIE GILLAIN

Jouer la mère bien aimée d’Alexandre Arcady, ce n’est pas rien ! Qu’avez-vous pensé à la première lecture du scénario ?

J’ai trouvé énormément d’authenticité, d’émotion, de fantaisie, dans cette famille méditerranéenne, avec ses coups de gueule et ses défaillances. Tous les personnages ont un charme fou, et une vérité aussi. Et malgré la précarité dans laquelle ils vivaient, ils sont très attachants, vivants, joyeux !

Avez-vous aussi lu le récit d’Arcady dont est tiré le scénario ?

Oui ! Pour être honnête, je n’ai aucune connection ni de près ni de loin avec cette histoire. Je viens d’un milieu belge à cent pour cent et j’avais une image très floue de ce contexte. Je ne savais pas qu’il y avait dans ce pays et à cette époque toutes ces communautés, issues de milieux très différents et de couches sociales diverses, qui vivaient ensemble et cohabitaient dans un mélange de douceur et de tendresse malgré tous les problèmes. J’en ai été très surprise. J’ignorais aussi qu’il y avait autant de Blancs, nés en Algérie ou venant d’ailleurs qui vivaient dans des situations aussi précaires. Je ne savais rien de la violence de leur déracinement. Je ne connaissais pas non plus l’histoire de ces Juifs d’Algérie ancrés très fortement dans ce pays. J’ai tout découvert avec le scénario, le livre et au cours du tournage.

Comment avez-vous abordé le personnage de Dinah ? Alexandre Arcady a-t-il été directif ou au contraire vous a-t-il laissé libre ?

Alexandre est très directif avec la technique. S’il pouvait être tout à la fois, chef op, chef déco, chef maquilleur, chef costumier, ça lui irait très bien. Mais paradoxalement il laisse ses acteurs très libres, d’abord parce que tout est découpé dans sa tête et qu’il sait exactement ce qu’il veut, ensuite parce qu’il a confiance en nous. Pendant tout le tournage, il y a eu des choses mystérieuses, des émotions que nous ne maîtrisons pas, comme s’il y avait eu un fil invisible qui nous reliait tous. Alexandre m’a beaucoup parlé de sa mère en amont, il m’a montré des photos d’elle, de sa famille et cela m’a aidée. Cette femme est très loin de moi et des femmes que je connais et pourtant j’ai adoré jouer ce personnage. C’est une femme qui n’a pas une seconde à elle, qui est vampirisée par ses cinq enfants, par son mari jaloux, mais qui reste un point d’ancrage très fort pour sa famille et qui malgré toute cette charge sur ses épaules, conserve son humour, sa fantaisie, son envie de rêver. C’est aussi une femme profondément attachée à son pays, et qui ne comprend pas pourquoi il lui faut partir. Cette partie-là était très émouvante à jouer.

Avez-vous trouvé le personnage tout de suite ?

Je ne voulais pas parler avec mon accent de “parisienne”. Sur le tournage, Pascal Elbé, Michel Boujenah qui a un accent chantant que j’aime

beaucoup, Jean Benguigui aussi m’ont beaucoup aidée, sur des petites choses. Benguigui était un peu mon curseur. Je lui demandais souvent si je n’allais pas trop loin, si j’étais juste. J’ai pensé aussi à Sophia Loren dans les comédies italiennes, à cette féminité séduisante qui se dégage, même dans le quotidien. Et puis j’ai beaucoup aimé incarner ce couple avec Christian qui a lui aussi une histoire chargée, il n’est pas hongrois mais juif allemand. C’est un couple étrange, lui avec sa jalousie malade, mais un couple qui s’aime malgré tout et jouer cela au cinéma c’est réjouissant.

Comment s’est passé le tournage ?

C’était un joyeux bordel. Alexandre avait un budget réduit, une équipe réduite, il a tourné vite avec peu de prises, c’était très intense, avec une énergie et une dynamique incroyables. L’émotion se déclenchait tout de suite. On était vraiment au cœur de cet immeuble avec cette famille, et tous ces personnages savoureux. Cela faisait des années qu’Alexandre avait cette histoire en tête et pour moi, c’est un de ses films les plus authentiques avec *Le Coup de Sirocco*. C’est un hommage au cinéma, aux comédies italiennes, c’est un ovni, un film comme on n’en fait plus beaucoup aujourd’hui, un film vrai avec cette magie de la nostalgie qui embellit tout.

ENTRETIEN AVEC PASCAL ELBÉ

C'est la troisième fois que vous retrouvez Alexandre Arcady en tant que réalisateur. Cette fois en jouant le rôle de Jacob. Qu'avez-vous pensé en lisant le scénario ?

J'ai grandi avec le cinéma d'Arcady. J'ai vu *Le Coup de Sirocco* avec mon grand-père qui ressemblait à Roger Hanin. Ses films sont un peu mon album de famille. Alexandre aurait pu me demander n'importe quoi sur ce film, même une seule journée de tournage, je l'aurais fait. Il m'accompagne depuis toujours et ce film est pour moi une façon de l'accompagner à mon tour, de lui montrer ma fidélité. Et tous ses films sur l'Algérie ont une résonance immédiate en moi.

Est-ce une histoire que vous connaissez bien ?

Son histoire est effectivement une partie de la mienne. Je suis né en France, j'ai grandi en Alsace, mais ma famille est juive originaire d'Algérie comme celle d'Arcady. J'ai baigné dans cette histoire qui a été mal digérée par ses protagonistes. Et puis cette mélancolie de l'exil, ces regrets, n'intéressent pas grand monde. Arcady est un des seuls réalisateurs à avoir travaillé ces sujets, et c'est le seul aussi qui m'a ramené à mon histoire. Grâce à lui, je me suis senti moins seul.

Pour incarner cet oncle Jacob si important pour lui, où avez-vous puisé ? Dans vos souvenirs ? Parmi les membres de votre propre famille ?

Jacob était en moi. Je n'ai eu qu'à appuyer sur

le bouton pour que tout remonte à la surface. Le personnage est un mélange entre différentes figures que je connais, que j'ai connues, il y a eu entre lui et moi une familiarité immédiate. Ce sont des gens qui arrondissaient toujours les angles, on ne savait pas trop ce qu'ils faisaient mais ils étaient là.

Êtes-vous déjà allé en Algérie ?

Non et je le regrette. J'espère que je pourrai y aller en accompagnant ce film là-bas. J'ai une grande affection pour ce pays, il résonne en moi, il me touche.

Comment s'est passé le tournage ? Quelles ont été les scènes les plus marquantes pour vous ?

Ma plus grande émotion a d'abord été de retrouver Arcady sur un plateau. Puis il y a eu cette famille des années cinquante, qui ressemble à ce qu'ont pu vivre mes parents. J'ai été très ému par ce flash-back dans le temps, par cette façon naturelle de le traverser. Je ne suis pas traversé par la mélancolie, pas plus que ma famille qui a toujours avancé, mais je peux la comprendre.

Qu'avez-vous pensé du film ?

J'ai proposé à ma mère de le voir avec moi. Elle est restée silencieuse pendant toute la projection. À la fin de la projection, j'ai vu combien elle était bouleversée. Arcady ne juge pas, il raconte une histoire universelle. C'est un film émouvant, juste et réparateur. Et très courageux aussi.





ENTRETIEN AVEC PATRICK MILLE

Vous interprétez le rôle du cinéaste -donc Alexandre Arcady- dans le film. Comment avez-vous appréhendé ce rôle ?

Je suis acteur mais aussi réalisateur de 2 films, je connais bien cette part autobiographique à laquelle Alexandre Arcady fait référence. C'est un réalisateur inspirant, qui a été également acteur, qui sait jouer. J'ai aimé me mettre dans sa peau, lui voler des choses. Ma plus grande peur était de faire sa voix-off puisqu'il la fait déjà très bien seul. J'ai essayé de travailler au maximum sans l'imiter. Il y avait une partie documentaire dans la séquence contemporaine, je me suis allé à découvrir ce pays, l'Algérie, avec un regard neuf. Arcady m'avait montré un documentaire tourné avec son fils Alexandre Aja, qui avait le même âge que Léo dans le film, et ça m'a beaucoup aidé dans la transmission de ce rapport.

Étiez-vous familier du cinéma d'Alexandre Arcady ?

Je connais évidemment son cinéma depuis tout petit. Je me rappelle avoir vu enfant à la télévision *Le Coup de Sirocco* et j'ai vu au cinéma *Le Grand Pardon*, *L'Union Sacrée* et *Le Grand Carnaval* que je considère comme un grand film. Nous avons eu un rendez-vous manqué lors des *Cinq doigts de la main* à cause d'un problème d'agenda et je craignais ne pouvoir tourner avec lui, jusqu'à ce film...

Quelles ont été vos impressions de l'Algérie ?

C'était la première fois que j'allais en Algérie, je n'y avais jamais mis les pieds et c'est dommage. J'ai eu un choc comme jamais dans ma vie, je suis tombé amoureux d'Alger, je ne rêve que d'y retourner. J'ai adoré les gens, les acteurs locaux, l'équipe technique qui était formidable et puis j'avais un excellent guide : Alexandre Arcady qui me guidait dans les lieux que je découvrais. J'aurais voulu y passer plus de temps et découvrir le pays.

C'est la première fois que vous tournez avec Alexandre Arcady. Comment c'était d'être son double et d'être dirigé par lui ? Quelle est votre impression sur le film ?

Pour être dirigé par Arcady, j'ai revu beaucoup de ses films notamment ceux sur l'Algérie. Ce n'était pas une direction d'acteurs traditionnelle mais une transmission de souvenirs. Je l'écoutais, je prenais, j'avais l'impression de lui avoir volé des choses. Avoir lu Camus m'a également beaucoup aidé, ce qui aide à comprendre beaucoup de choses (notamment en lisant *Noces*). C'était un tournage avant tout émouvant, quand on visite la tombe de Roger Hanin, c'est forcément bouleversant. Comme si on se trouvait dans une boucle.

ENTRETIEN AVEC LÉO CAMPION

Après avoir interprété le jeune Marcel Pagnol dans le film *Le temps des secrets*, vous incarnez le jeune Alexandre Arcady dans son film, quelles sont vos impressions ?

Jouer Arcady après Pagnol était assez différent malgré quelques ressemblances. Ce sont deux biographies, mais la particularité avec *Le Petit blond de la Casbah* était que le personnage que je jouais, Alexandre Arcady, se trouvait à mes côtés, me guidant dans le jeu et les émotions. Il s'agit de deux époques différentes, l'une avec une ambiance légère, lors des vacances, et l'autre dans un contexte beaucoup plus tendu, la guerre d'Algérie. Il fallait donc jouer des scènes plus tragiques dans *Le Petit blond de la Casbah*. Cependant, un aspect les rapproche. Les deux personnages sont deux enfants qui rentrent dans la période de l'adolescence, entourés d'une famille aimante et soudée.

Vous avez tourné à Tunis et à Alger. Quelles images en avez-vous gardées ?

J'en garde un merveilleux souvenir. Ce sont deux très beaux pays, avec des décors magnifiques, une ambiance très chaleureuse et des habitants

qui nous ont très bien accueilli. De plus, tourner en Algérie me permettait aussi de découvrir les lieux où Alexandre avait vécu, de ressentir la même atmosphère et cela m'aidait beaucoup dans le jeu.

L'enfance d'Alexandre Arcady est très différente de votre propre enfance, quel est le moment qui vous a le plus marqué pendant le tournage ?

Les lieux, l'ambiance, l'époque sont très différents. Je mettais donc un pied dans l'inconnu. Alexandre m'a donné la responsabilité de jouer un personnage différent du mien, dans un contexte beaucoup plus tendu que mon quotidien. Il fallait être juste dans le jeu, sans caricaturer. Le film se passait durant la guerre, et cela m'a fait prendre conscience de la chance que j'ai de vivre dans un pays en paix. Le moment le plus marquant pour moi a été la scène de l'anniversaire du père. Elle était si émouvante que tout le plateau était en larmes !





LÉO CAMPION
EST
ANTOINE ENFANT



MARIE GILLAIN ET **FRANÇOISE FABIAN**
SONT
DINAH



CHRISTIAN BERKEL
EST
SANIA



PASCAL ELBÉ
EST
JACOB



MICHEL BOUJENAH
EST
MR. BENAÏM



JEAN BENGUIGUI
EST
LISA



DANY BRILLANT
EST
COCO



OLIVIER SITRUK
EST
DR. BENAÏM



JUDITH EL ZEIN
EST
BLANCHE



PATRICK MILLE
EST
ANTOINE ADULTE



VALÉRIE KAPRISKY
EST
JOSETTE ADULTE



RONA HARTNER
EST
PIERRETTE



IMAN PEREZ
EST
JOSETTE



SMAÏN
EST
MR. FARÈS



FRANCK DUBOSC
EST
L'EMPLOYÉ EGA

LISTE ARTISTIQUE

Les enfants :

Moussa Maaskri Hadi

Avec l'amicale participation de

Jean-Claude de Goros Mr Ferro

Abbes Zahmani Kamel

Tom Hygrec Officier para

Matthias Van Khache Directeur ciné-club

Bastian Ducat Jacky

Sacha Biggs Pastural Mathias

Elyes Landosi Franck

Haroun El Kateb Slimane

Andy Binard Duval Christian

Léo Angel Thomas

Ali Channoufi, Les bébés

Bayrem Baccouche,

Ayhem Bouheni

Maya Mabrouk Nelly

Mourad Yekkour Mehdi

Alexia Peetermans Lili

Pierre Abbou Gardien du cimetière

Yasmina Pastural La speakerine télé

Ahmed El May Le maroquinier

Mohamed Ghariani Para cinéma

Dov Lellouche Le rabbin

Oriane Thome de charaix L'élégante

de Roquefeuil

Malek Sebai Soeur Marguerite

Rafika Sassi Zohra

Faouzi Haouara Directeur de l'hôtel

Pascaline Mussot Mireille ciné-club

Mahfoudh Rahal Ramses

Mehdi Bachterzi Ali l'épicier

Housseem Rezgui Marchand de légumes

Rachid Aït-Ali Le souteneur

Benoit Aymonier "Bernard" le para

Christophe Cotteret Para barbelés

Sabrina Guigui L'invitée



LISTE TECHNIQUE

ÉQUIPE FRANÇAISE

MISE EN SCÈNE

Réalisateur 2ème équipe Alexandre Aja
assisté de Roxana Mocanu
1ère assistante Mathilde Cukierman
2ème assistante Emeline Durey
Scripte Joelle Hersant
Casting Pierre-Jacques Benichou
Casting enfants Julie Gandossi
assistée de Pierre Vander-Meiren
Coach enfants Yasmina Pastural

IMAGE

Photo et cadre Gilles Henry
Assistante Lara Pugh
Chef électricien Xavier Renaudot

SON

Chef opérateur Ahmed Maalaoui
Mixeur Christian Fontaine

POST PRODUCTION

Chef monteur Manuel De Sousa
Assistante Frédérique Veillard-Gardiner
Etalonneur David Magalhaes
Post-synchro Sylvie Fortin
Bruiteur François Lepeuple

DÉCORATION

Chef décorateur Tony Egly
Ensemblier Mahi Grand

MAQUILLAGE / COIFFURE

Maquillage Karine Meyer
Coiffeuse Véronique Gely

COSTUMES

Créatrice de costumes Valérie Adda
Costumier Loïc Barnier

PRODUCTION

roducteurs délégués Diane Kurys,
Alexandre Arcady
Producteur exécutif Claude Fenioux
Directeur de production Olivier Sarfati
Régie Rachid Aït Ali
Administrateur Laurent Miel
Secrétaires Gian Nithardt
Charlotte Renault

ÉQUIPE TUNISIENNE

Godolphin Films
Producteur exécutif Ramses Mahfoudh
Cadreur 2ème caméra Mohamed Zehiwa

"Merci aux voisins du 7 rue du lézard"

ÉQUIPE ALGERIENNE

Lunja Production
Producteur exécutif Yacine Laloui

Mise en scène Karima Kechida
Athamane Haddanou
Costumes Sabrina Guigui
Hania Maatka
Malika Ait Gana

FILMOGRAPHIE D'ALEXANDRE ARCADY

1979 - **LE COUP DE SIROCCO**

Avec Roger Hanin, Marthe Villalonga et Patrick Bruel

1982 - **LE GRAND PARDON**

Avec Roger Hanin, Jean-Louis Trintignant, Richard Berry, Bernard Giraudeau et Clio Goldsmith

1983 - **LE GRAND CARNAVAL**

Avec Philippe Noiret et Roger Hanin

1985 - **HOLD-UP**

Avec Jean-Paul Belmondo, Kim Cattrall, Jacques Villeret et Guy Marchand

1987 - **DERNIER ÉTÉ À TANGER**

Avec Thierry Lhermitte, Roger Hanin, Vincent Lindon, Jacques Villeret et Valéria Golino

1989 - **L'UNION SACRÉE**

Avec Richard Berry, Patrick Bruel et Bruno Cremer

1991 - **POUR SACHA**

Avec Sophie Marceau et Richard Berry

1992 - **LE GRAND PARDON II**

Avec Roger Hanin, Richard Berry, Gérard Darmon, Christopher Walken, Jennifer Beals et Jill Clayburgh

1995 - **DIS-MOI OUI...**

Avec Jean-Hugues Anglade et Julia Maraval

1997 - **K**

Avec Patrick Bruel, Isabella Ferrari, Pinkas Braun et Marthe Keller

1999 - **LÀ-BAS...MON PAYS**

Avec Antoine de Caunes, Nozha Khouadra, Saïd Amadis, Samy Naceri et Mathilda May

2002 - **ENTRE CHIENS ET LOUPS**

Avec Richard Berry, Saïd Taghmaoui, Joaquim de Almeida et Anouk Grinberg

2004 - **MARIAGE MIXTE**

Avec Gérard Darmon, Olivia Bonamy, Antoine Dulery, Jean Benguigui

2007 - **TU PEUX GARDER UN SECRET ?**

Avec Pierre Arditi, Juliette Arnaud, Corinne Puget, Christine Anglio, Laurence Boccolini, Géraldine Nakache, Linda Hardy, Fanny Cottençon

2010 - **COMME LES 5 DOIGTS DE LA MAIN**

Avec Patrick Bruel, Vincent Elbaz, Pascal Elbé, Eric Caravaca, Mathieu Delarive, Françoise Fabian, Caterina Murino, Michel Aumont, Amidou, Moussa Maaskri

2011 - **CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT**

Avec Nora Arnezeder, Fu'Ait Aattou, Anne Parillaud, Vincent Perez, Anne Consigny, Mohamed Fellag, Nicolas Giraud, Olivier Barthelemy, Marine Vacth, Mathias Van Khache

2014 - **24 JOURS**

Avec Zabou Breitman, Pascal Elbé, Jacques Gamblin, Sylvie Testud, Eric Caravaca, Syrus Shahidi



PRESSE

Dominique Segall et Simon Blanc
01 45 63 73 04
sblanc@dominiquesegall.com

PRODUCTION

Alexandre Films
01 44 95 89 89
prod@alexandre-films.com

DULAC DISTRIBUTION

Michel Zana
01 44 43 46 00
mzana@dulacdistribution.com

PROMOTION

Charles Hembert
chembert@dulacdistribution.com

Mai-Linh Nguyen
mlnguyen@dulacdistribution.com

PROGRAMMATION

Eric Jolivalt
ejolivalt@dulacdistribution.com

Pablo Moll de Alba
pmolldealba@dulacdistribution.com

Perrine Chomard
pchomard@dulacdistribution.com

Emilien Astor
eastor@dulacdistribution.com

